

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    »    »    14    »    six mois.  
                  }    »    »    7 50   »   trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

17 mars 1863.

La lecture du rapport présenté au Sénat sur les pétitions en faveur de la Pologne, présente le tableau émouvant des atrocités commises par les soldats de l'empereur Alexandre. C'est une protestation solennelle contre le massacre d'un pays réduit au désespoir et que les sympathies de la France ne sauveront pas.

Si donc, comme l'a fort bien dit M. le ministre des affaires étrangères, dans sa lettre à M. le duc de Montebello, « nous sommes obligés de compter avec des sentiments qui sont depuis de longues années ceux du pays. » Si « la question polonaise a, plus qu'aucune autre en France, le privilège d'éveiller des sympathies unanimes, également vives dans tous les partis, » on regrettera que M. Larabit n'ait pas proposé le renvoi des pétitions à M. le ministre des affaires étrangères, on regrettera surtout qu'il ait proposé l'ordre du jour.

Le gouvernement a fait distribuer aux membres du Sénat et du Corps législatif de nouveaux documents diplomatiques qui ont trait aux affaires de la Pologne. Ces documents serviront de point de départ à la discussion qui doit avoir lieu aujourd'hui sur les pétitions polonaises.

Il résulte de la lecture de ces documents, que l'Angleterre, en affirmant en théorie les droits que la France reconnaissait, en 1855 comme aujourd'hui, n'a soutenu notre initiative dans la question polonaise que par son adhésion morale et qu'elle a constamment refusé d'accorder un concours efficace pour obtenir la satisfaction de ces droits.

Le Bulletin de Paris annonce, d'après une correspondance de Berlin, que la Prusse refuserait d'appuyer auprès du czar les propositions du cabinet anglais qui demande le rétablissement du *statu quo* d'avant 1830 et une amnistie générale. Ce ne serait qu'après l'extinction complète de l'insurrection polonaise que la Prusse s'as-

socierait aux démarches de la Grande-Bretagne.

Le *Moniteur de la Flotte* annonce que l'expédition du Fouta à complètement réussi. Les troupes françaises du Sénégal, commandées par le gouverneur en personne, ont défait, le 7 février, l'armée du Fouta, grosse des contingents maures et des Ouladaïds, fraction de Brakna. Les troupes expéditionnaires devaient rentrer, le 21 février, à Saint-Louis, chef-lieu de la colonie.

Une dépêche de Lemberg, datée du 14 mars, nous apprend qu'un soulèvement aurait éclaté en Podolie et que plusieurs milliers d'insurgés seraient réunis près de Bar.

Si cette nouvelle est exacte, on peut dire que la Pologne russe est soulevée aujourd'hui tout entière, et, quand une révolte prend ces proportions, il est rare que les plus puissantes armées elles-mêmes parviennent à la comprimer. Il ne faut pas oublier que l'armée russe compte dans ses rangs plusieurs milliers de Polonais, qui, au moment donné, se joindraient probablement à leurs compatriotes insurgés.

Les dépêches de New-York démentent la nouvelle du débarquement d'un corps de troupes françaises à Guaymas, port de la Sonora.

D'après la même source d'informations, les confédérés auraient obtenu de nouveaux avantages sur les unionistes.

J. REBOUX.

## Angleterre.

Le Gouvernement britannique a fait passer, dans la dernière séance du Parlement, à une grande majorité, une mesure à laquelle l'opinion de la Chambre n'a cessé de se montrer hostile pendant tout le cours du débat, à savoir la construction de cinq vaisseaux de type ordinaire en bois destinés à être cuirassés.

Voici le moyen dont lord Palmerston s'est servi pour faire ainsi voter la Chambre contre son sentiment; il est plein d'enseignements pour nous : La marine cuirassée de France, a-t-il dit, est tellement en avance sur celle d'Angleterre, que le seul moyen de la frapper est de construire

des vaisseaux de ce modèle, qui, bien que moins solides et moins durables, sont beaucoup plus tôt achevés que les bâtiments cuirassés ordinaires.

Les perspectives du *Times* sur l'avenir des ouvriers cotonniers d'Angleterre ne sont pas très souriantes, et l'on sait que l'on s'occupe beaucoup chez nos voisins de faciliter les moyens d'émigrer. Mais le *Times* ne s'en tient pas là. Il exprime par insinuation sur l'avenir des prévisions encore plus sombres, et voici les réflexions par lesquelles il termine son article :

« On a indiqué dernièrement que de temps en temps des symptômes de démoralisation avaient apparu dans cette grande multitude de gens vivant de charité. On nous a dit que parfois des ouvriers présentaient leurs demandes avec un ton d'hommes qui réclameraient un droit de propriété. On a prétendu qu'un grand nombre d'entre eux montrèrent fort peu de zèle à chercher du travail, ou étaient disposés à en accepter quand on leur en offrait; on a cité des exemples dans lesquels l'oisiveté a été déclarée une chose agréable et des calculs ont été faits sur les avantages relatifs des salaires et des aumônes. Rester au lit jusqu'à huit heures en hiver à huit schellings par semaine a été déclaré plus commode que de se lever à cinq heures du matin pour gagner dix schellings. Ces choses peuvent arriver dans des cas individuels; dans toute réunion générale il y a quelques grossiers animaux qui ne peuvent pas s'élever au-delà de l'appréciation du bien-être purement matériel. La jouissance d'une pipe, d'une boisson, d'un morceau de viande obtenus n'importe comment est tout ce que quelques individus dans toute classe peuvent comprendre.

« Si dans trois mois nous n'avons pas de coton, nous serons en plein étié, et quoique une population d'un demi-million d'individus soit une sérieuse aggrégation de détresse, on peut la mettre en état de se disperser elle-même ou de chercher d'autres travaux après l'avoir prévenue trois mois d'avance. Un demi-million de paires de mains oisives pendant six mois sans s'ingénier pour chercher du travail seraient un pire fléau pour un pays que la perte d'une industrie quelque profitable qu'elle fût. »

## Pologne.

On écrit de Posen 10 mars :

« Les transports d'insurgés qu'on amène ici, causent une vive agitation dans notre ville, bien qu'on se soit arrangé pour les faire arriver ordinairement la nuit. Néanmoins, il se forme quelquefois à cette occasion des rassemblements considérables, et hier, un compositeur de la *Gazette de l'Est* a été grièvement blessé par un soldat qui escortait un de ces convois. Les prisonniers attachés deux à deux marchaient entre deux haies de soldats. La foule se précipita sur ces derniers pour voir les insurgés et ce fut à cette occasion qu'on donna au compositeur un coup de bayonnette qui sera probablement mortel. Dans la petite ville de Koszyz il y aurait même eu un conflit entre les habitants et les militaires qui escortaient des prisonniers. Parmi ces derniers se trouvent aussi des prêtres et des intendants. Beaucoup de volontaires se rendant en Pologne, sont arrêtés dans les districts de la frontière. On voit des vieillards à tête blanche et de tout jeunes gens. »

On mande de Kowno, 9 mars :

« D'après les mesures de précaution que prend ici le gouvernement, nous serions à la veille d'événements graves. Des patrouilles parcourent la ville de jour et de nuit; souvent il y a des fonctionnaires devant la plupart des maisons. On a opéré ces jours-ci beaucoup d'arrestations accompagnées de visites domiciliaires. Dans quelques lieux boisés des gouvernements de Kowno et de Vilna, il s'est formé des bandes d'insurgés mais il ne paraît pas qu'il y ait eu jusqu'ici des rencontres sérieuses avec les troupes russes. Dans la forêt de Bialwaschi (gouvernement de Grodno) les insurgés combattent toujours avec persévérance. »

D'après des lettres de Cracovie du 10 mars, Langiewicz a fait fusiller ces jours-ci, au camp de Goszeza, un officier russe qui avait été fait prisonnier à Statzow, et qui s'était déclaré prêt à servir dans les rangs des insurgés après avoir prêté le serment de fidélité à leur drapeau. La peine de mort a été prononcée contre lui par un conseil de guerre par suite d'informations ultérieures qui ont prouvé que cet officier avait des entrevues et des conversations mystérieuses avec des paysans; on le surveilla dès lors, et on découvrit qu'il était espion et qu'il communiquait au prince Bagration toutes les dispositions

projetées ou prises dans le camp des insurgés.

On annonce qu'une division d'infanterie russe, venant de la Bessarabie, a passé hier la frontière de Pologne, se dirigeant à marches forcées vers le palatinat de Cracovie.

On annonce, d'un autre côté, que Langiewicz a reçu, depuis quelques jours, des renforts nombreux.

On lit dans la *Gazette des Postes* :

« Le télégraphe nous a annoncé que Garibaldi a adressé à Langiewicz une lettre on ne peut plus naïve, dans laquelle le fameux condottieri invite le chef des Polonais à propager le mouvement insurrectionnel dans toutes les provinces de l'ancienne Pologne, afin de gagner du temps, ce qui permettrait à ceux qui sont sympathiques à la Pologne de voler, plus tard, à son secours.

« La *Gazette du Danube*, en publiant cette lettre, dit que si Langiewicz n'était pas trop préoccupé de la position malheureuse de sa patrie, il pourrait répondre, en plaisantant, à M. Garibaldi, en lui tenant à peu près ce langage :

« Mon cher ami, »  
« Je vais vous donner, à mon tour, un excellent conseil : prenez donc Rome, faites la conquête du quadrilatère, cupez le Tyrol italien, révolutionnez les provinces danubiennes et appelez l'attention de la Prusse sur le Rhin. En suivant exactement ce conseil, vous me ferez gagner le temps nécessaire pour que mes sympathies puissent, à leur tour, se traduire par des actes. »

La *Gazette nationale* de Berlin publie le texte du manifeste de Langiewicz résumé par le télégraphe. En voici la traduction :

« Concitoyens !  
Les enfants les plus dévoués de la Pologne ont commencé, au nom de Dieu, le combat provoqué par les violences et l'oppression exercées par la domination moscovite, ils l'ont commencé contre l'éternel ennemi de la liberté et de la civilisation, contre l'intru moscovite, l'oppresser de notre nation, ils l'ont commencé pour la liberté et l'indépendance de notre patrie.  
« Dans les circonstances défavorables, au milieu desquelles notre ennemi a provoqué l'explosion de l'insurrection, par l'excès de l'oppression, la lutte commencée

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 15 MARS 1863.

— N° 50. —

## LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XLI. (Suite).

« Ah ! c'est trop contraignant ! » s'écria la baillive Thorsen, qui courait d'une pièce à l'autre en long châle flottant, inspectait, ordonnait, blâmait et grondait son cortège de domestiques. De tous les titres de la chrétienté, il n'en est pas de plus affreux, de plus insupportable que le titre de gentilhomme de la Chambre.

« Pourquoi ? dit d'un air fort calme le bailli, qui fumait paisiblement sa pipe.

« Comment peux-tu le demander ? Ne remarques-tu donc point mon embarras chaque fois que j'ai un ordre à donner pour la disposition des appartements ? Je ne puis pourtant pas dire : « Ici logera ma fille, madame la femme du gentilhomme de la Chambre. » Une fois pour toutes, cela ne vas pas ; et dire tout bonnement : « Ma fille, madame Westelli, » c'est également bien dur. Quelle insupportable chose que de marier sa fille, sans même

avoir la perspective qu'à sa première visite dans la maison paternelle, elle s'appellera madame la femme du chambellan.

« Ce titre est tout aussi sot que l'autre ; du reste, il n'est pas mauvais de voir ainsi compter sans son hôte, si cela peut apprendre à d'autres de ces mères, qui veulent marier leurs filles à tout prix, qu'il faut attendre au moins que l'on tienne le trésor tant désiré, le superbe titre. Mais tout cela n'est que misères au prix du reste ; ce petit homme de papier ! fi donc ! je frissonne rien que d'y penser.

« Mais, mon cher ami, il ne te sied pas de l'échauffer si fort contre le papier. N'es-tu pas toi-même un homme de papiers, enfoui dans tes actes des pieds à la tête ?

« Et toi, Louise, tu n'es qu'une sottise. Si monsieur ton gendre était entouré d'objets dignes d'occuper un homme d'intelligence, il n'y aurait rien à reprendre à cela ; mais je crois que, de sa vie, il ne voit de papier, si ce n'est quand, par hasard, il va à la chancellerie. Fi donc ! je le répète, car il a littéralement l'air d'être fait de papier, et l'on dirait qu'il ne faudrait que souffler dessus pour le renverser.

« Tu as trop de prévention, mon cher Thorsen. Westelli est un jeune homme charmant et du meilleur ton ; il a des espérances d'avancement. Comme en outre il plaît à Hortense...

« Il plaît à Hortense ? Morbleu, Louise ! tu devrais rougir d'avancer pareille chose. Dis plutôt que, depuis un an, tu n'as cessé d'endoctriner la pauvre enfant par tes touchantes représentations.

« Et, ce disant, le bailli ferma la porte avec une telle violence que le bruit en retentit dans toute la maison.

« Des représentations ? C'était mon devoir de lui en faire, quand je l'ai vue pâlir et maigrir du regret d'avoir rompu avec ton aimable favori, monsieur le bourgmestre Bundler, avec ce vaurien qui a parcouru tout le pays, demandant partout la main d'une femme et n'obtenant que des refus, et qui a fini par aller cacher sa honte à l'étranger. Vraiment, c'eût été joli...

« Femme, retiens ta langue ! cria le bailli d'une voix de tonnerre. On ne rencontre pas tous les jours un habile juriconsulte, un garçon honnête et laborieux comme Gothard. J'espère que tu ne songes pas à mettre en parallèle avec lui ton gentilhomme de la Chambre, au visage fade comme une soupe au lait.

« Non, Dieu merci ! je m'en garderais bien, répliqua la baillive offensée. J'estime trop mon gendre pour cela, et, pourvu qu'il soit nommé chambellan d'ici à l'année prochaine — ce qui me paraît infaillible — il...

« Il n'en restera pas moins un fat toute sa vie, et c'est toi qui es cause du malheureux avenir d'Hortense : tu l'as contrainte à épouser ce garçon, plus mou que du papier brouillard, ce corps sans âme ; car tu as tant grondé et crié qu, de guerre lasse, nous avons fini, elle et moi, par céder à ta volonté déraisonnable.

« Mon Dieu non, je ne fais pas de contrainte ; elle a consenti volontairement.

« J'en conviens ; mais quels moyens as-tu employés ? D'abord tu l'as emmenée à Stockholm pour la distraire et lui faire oublier un chagrin naturel et légitime, et tu n'as pas atteint ton but. J'ai à me reprocher d'avoir, par pure faiblesse, consenti à ce voyage, qui a été notre premier malheur. Le second malheur nous est ar-

rivé sous les traits de Westelli, ce petit monsieur affecté qui a si habilement jeté ses filets qu'il ne pouvait manquer de tourner la tête à une mère sensible comme toi — d'autant plus que tes spéculations sur deux lieutenants de la garde avaient déjà échoué contre mon antipathie pour l'uniforme. Troisième malheur : un maudit brevet de gentilhomme de la Chambre sous l'égide duquel Westelli s'est présenté au printemps suivant comme prétendant à la main d'Hortense, et t'a si fort ébloui les yeux de tous ses titres en perspective, qu'il ne t'est pas venu à l'esprit d'examiner s'il avait les moindres mérites. Bon Dieu ! cet examen était superflu, car il possédait tous les mérites au plus haut degré — dans ton imagination. Mais voyons, c'est un fait accompli ; n'y pensons plus. Je te dirai seulement que, d'une part, tes éternelles criailleries, tes représentations et tes jérémiades, et d'un autre côté, le chagrin de ne pas avoir pour gendre mon digne Gothard — ce qui est encore la faute — m'ont blanchi les cheveux et brisé le cœur. Enfin, depuis la rupture avec Gothard, Hortense n'éprouvait plus que l'indifférence et même de l'éloignement pour notre sexe, et tu l'amenas à déclarer que, s'il lui fallait absolument accepter un mari, peu lui importait lequel. Et moi, fatigué de tout cela, je donnai alors mon consentement pour avoir la paix. Je n'aurais jamais dû avoir cette faiblesse et je me la reprocherai toute ma vie ; car, depuis, il m'a toujours semblé que j'avais apposé là ma signature à un arrêt de mort.

« Ah ! je sais bien d'où te viennent tous ces graves scrupules : la lettre que tu as reçue hier du docteur Bundler t'a mis de mauvaise humeur.

« Point du tout ; elle m'a fait du bien, au contraire. Mon vieil ami me mande que Gothard annonce son retour et celui du baron pour l'automne prochain. Tous deux aspirent à revoir le sol natal, et le baron, dont la santé s'était améliorée en apparence dans les deux premières années du voyage, est si bas maintenant que son état devient un motif de plus de hâter leur retour, avant que ce pauvre malade parte pour l'autre monde. Du reste, leur tour a été assez long ; il y aura trois ans à l'automne qu'ils ont quitté la Suède et Dieu sait mon impatience de serrer Gothard dans mes bras. Peut-être alors deviendrait-il bourgmestre, car le vieillard qui en porte encore le titre, et dont un conseiller communal remplit toujours les fonctions, me paraît bien près de sa fin, quoiqu'il ait la vie excessivement dure. Mais si Gothard n'est pas nommé, Forshalla lui reste ouvert, et, en reconnaissance du plaisir de le posséder auprès de moi, j'obtiendrai qu'on le charge de la présidence du tribunal à la session d'hiver.

« Quoi ! lui, ce... ce... tu aurais réellement cette intention ? Il me semble que tu devrais d'abord penser à ton gendre.

« Bah ! tu n'entends rien à cela. Je confierais plutôt ces fonctions à Lidner. Il s'en acquitterait mieux que ton monsieur Westelli. Et puis, outre cet obstacle capital, la chose présente une foule d'autres difficultés que tu ne comprendrais point. A propos de Lidner, il ne faut pas le rudoier sans cesse et le traiter comme un domestique, car il n'est pas un valet, mais bien le plus ancien, le plus sûr et le plus laborieux de mes copistes. D'année en année, il devient plus sec et plus diaphane, ce bon Lidner ; mais grâce à Dieu, il résiste toujours, et je me suis accou-